

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (1859-1867)  
(Suite) : partie III. Mon premier hiver

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 24, p. 184-187

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Mes souvenirs de Collège

(1859-1867) — *(Suite)*.

## III. Mon premier hiver

La vie de collège a d'autres agréments que ceux qui tenaient à mon caractère et m'étaient plutôt personnels. La perpétuelle alternative de classes et de congés, d'heure d'étude et de récréations, de vie recluse et de promenades à travers champs, puis le retour périodique du jeudi et du dimanche, enfin les vacances de Noël, de Pâques et d'été, voilà autant de changements qui, pour être prévus, n'en causent pas moins des émotions continuelles, rompent avec la monotonie et redonnent constamment du courage. Il faut y avoir passé pour le comprendre, en se reportant à la mentalité du jeune âge. J'ajouterai que mieux un Collégien sait s'occuper, en s'y mettant avec ardeur, et mieux ces émotions le saisissent. On n'apprécie réellement le repos que lorsque, par suite d'un travail soutenu, le besoin s'en fait sentir. La récréation est d'autant plus agréable, que la classe a été plus astreignante. Les paresseux seuls s'ennuient partout, en classe parce qu'ils sont inoccupés, et en récréation parce qu'ils n'en ont pas besoin. J'avoue que, pour mon compte, toutes les récréations étaient attendues avec impatience. Le mercredi soir et le samedi soir, c'était un véritable soulagement, surtout dès que les devoirs étaient faits. Le jeudi matin, en particulier, on se sentait à l'aise. Aussi, mes premières vacances, celles de Pâques 1860, furent-elles pour moi un événement, une suite de journées délicieuses.

Je n'avais pas tardé à savoir me récréer, soit en jouant, soit en jasant avec mes camarades, avec qui je m'étais lié peu à peu. On me laissait d'ailleurs tranquille, depuis qu'on avait remarqué que je réussissais en classe et qu'il n'y avait pas une branche, pas un genre d'exercice où je n'obtinasse de bons résultats. Les promenades du jeudi et les courses un peu plus longues qu'on organisait de temps en temps, changeaient notre horizon et nous faisaient, petit à petit, connaître le pays. Tantôt on allait du côté du Bois-Noir, par la route ou par Vérollez

et Epinassey, et l'on pointait jusqu'à Evionnaz, Miéville et Vernayaz ; tantôt on montait à Vérossaz par le sentier en zigs-zags qui prend près du Château au-dessus du pont du Rhône, parmi les rochers et les châtaigniers, et après avoir joui, sur le plateau, du panorama des montagnes, entre la Dent du Midi et la Dent de Morcles, on redescendait par les Cases ; tantôt on longeait la rive gauche du Rhône, au-delà du château, au-dessous des rochers couverts de châtaigniers, pour aller à Massongex, au bois des Daillettes, à Choex, à Monthey ; tantôt enfin on passait dans le canton de Vaud en traversant le pont, d'où l'on pouvait aller à Bex et à St-Triphon, ou monter sur les « fortifications », petit plateau en partie couvert de vignes, ou revenir au sud dans la jolie contrée de Lavey, adossée à la Dent de Morcles. Partout la vue était intéressante et le paysage pittoresque, pour ne pas dire grandiose, bien qu'à notre âge on ne fût pas encore en état de l'apprécier à sa juste valeur, pas plus du reste qu'en général les Valaisans, pour qui tout cela est chose commune ; et nos inspecteurs, de jeunes novices de l'Abbaye, étaient trop de leur pays, et surtout trop peu esthètes, pour diriger notre attention sur les côtés du spectacle qui l'eussent mérité.

Outre ces promenades régulières, on organisait de temps en temps des parties plus spécialement intéressantes. Une quinzaine de jours après notre arrivée, pour nous donner comme un goût des vendanges, on nous conduisait en Crie, où l'Abbaye avait une propriété, bien que ce fût en territoire vaudois. Là, après avoir joué à la paume (balle), nous nous assîmes sur l'herbe, et ce furent des raisins qu'on nous distribua, raisins savoureux et abondants, qui, pour moi surtout, campagnard fribourgeois, parurent délicieux ! Jamais encore je n'avais été à pareil régal. Le matin de la Toussaint, à notre déjeuner, au lieu de soupe vulgaire, ce fut du lait qu'on nous distribua, autre régal très apprécié qui devait revenir à toutes les grandes fêtes. Au mois de novembre, la promenade du jeudi se fit à Troistorrents, et là, à l'auberge du village, nous eûmes des châtaignes « brisolées » (rôties sur braise) et du vin nouveau, si bien, qu'au retour l'entrain était général et on ne se sentait plus marcher.

Comme on le voit, pour un garçon de douze ans, fraîchement sorti de la campagne, la vie ne manquait ni de

surprise ni de variété. Aussi bien, et dès le premier mois, je m'étais parfaitement adapté à ma situation. Sans doute, la secousse avait d'abord été forte ; mais, loin de me nuire elle avait contribué à me développer.

Sur 36 élèves, nous étions quatre Fribourgeois, soit, outre Suard et moi, deux élèves de l'école secondaire de Romont, Millard et Alfred Badoud, ce dernier, frère du chanoine. Se trouvant en Humanités, ces deux compatriotes ne frayaient guère avec nous ; on se contentait de faire rimer leurs noms avec les nôtres, ce qui s'accordait assez bien avec les caractères. L'année précédente, il n'y avait pas eu de Fribourgeois, moins par l'effet de la réouverture du Collège St-Michel que par suite d'un conflit avec les Valaisans. Aussi, les chanoines de l'Abbaye nous voyaient-ils de très bon œil, parce que, sans former un parti à part, nous renouions les anciennes traditions. D'ailleurs, je me liai si bien avec les Valaisans, qu'il ne me fut plus possible, dès lors, de me tourner contre eux. La rudesse et la grossièreté de quelques-uns m'avaient sans doute déplu ; mais je trouvai tant de bonnes qualités chez la plupart que je me sentis aussitôt gagné. J'ajouterai que les autres Fribourgeois me jalouaient volontiers, ce qui n'était pas fait pour m'assujettir à eux.

J'ai déjà dit qu'on nous employait pour le chant avant même que nous eussions bien appris les notes. Je me mis du reste presque aussitôt à l'étude du solfège et, dans cette partie comme dans les autres, mes progrès furent rapides. Notre maître de chant, un certain M. Bruzese, qui venait chaque jour de Monthey, préférait la musique italienne ; il était lui-même Italien, d'origine napolitaine, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir contracté le défaut des Suisses, l'ivrognerie ; mais il avait du goût et ne dirigeait pas mal le petit orchestre d'amateurs de St-Maurice et du voisinage. Parmi les morceaux exécutés sous sa direction, en partie par nous, en partie par les amateurs de la ville, je puis citer de mémoire le *David devant Saül*, de Donizetti, et plusieurs couplets du *Stabat Mater*, de Rossini ; l'orchestre joua l'ouverture du *Guillaume Tell* de ce dernier. Nous formions le chœur d'hommes et le chœur d'enfants, et il y avait parfois à côté un chœur de dames tout à fait distinct. Les répétitions avaient lieu quelquefois dans des salons de la ville ; ces

Messieurs de l'Abbaye n'y voyaient pas de mal ; en tout cas, il n'y en avait pas pour nous, les enfants, qui étions trop jeunes. Je me souviens pourtant que, plus tard, un grand Fribourgeois, ex-élève du Collège St-Michel, avait dû être rappelé à l'ordre pour indiscrétion en pareille circonstance. Quant au caractère de la musique par laquelle il me fut donné de débiter, il est suffisamment indiqué par les noms de Donizetti et de Rossini, alors partout en vogue, si bien qu'à Fribourg notre Jacques Vogt, tout Allemand qu'il fût, cultivait ce genre léger et sautillant. M'est-il resté quelque chose de cette initiation ? Peut-être ; en tout cas, je n'ai jamais bien pu me faire à la musique cécilienne, dont le caractère prétendu religieux tient trop à la lenteur, à l'absence de mélodie et à des complications d'harmonie plus ou moins savantes.

Un peu avant la fin de l'hiver, à Carnaval, nous fîmes une promenade à Salvan par un épais brouillard, qui nous accompagna jusqu'aux derniers lacets de la route montant de Vernayaz ; puis, émergés du brouillard, nous nous trouvâmes tout à coup devant un soleil splendide, qui faisait étinceler la neige d'un demi-mètre d'épaisseur dont tout le pays était couvert. Après avoir passé jusqu'aux Gorges du Triège, nous revînmes dîner dans l'auberge du village, où aucun hôtel n'avait encore été construit et que les touristes ne fréquentaient pas encore. Salvan avait gardé le pittoresque de ses maisons en bois de mélèze noirci par le soleil dans le splendide encadrement des montagnes. Le paysage m'impressionna par l'éclat du soleil, le contraste des neiges blanches avec l'azur du ciel là où les montagnes le laissaient apparaître, et une sensation d'air vif qui dénotait un froid assez rigoureux.

On nous prêcha la retraite pendant la Semaine Sainte ; les instructions alternaient avec les cérémonies de l'Eglise que nous suivions avec le public de la ville. Puis ce furent les vacances de Pâques, qui nous firent reproduire, mais en sens inverse, le voyage d'arrivée, en fin septembre. De Vevey, nous montâmes, Suard et moi, en char à banc jusqu'à Châtel d'où, après un arrêt, nous continuâmes jusqu'à Progens ; enfin, je me trouvai à Fiaugères, un peu hors de moi et tout heureux.

Mgr JACCOUD, ancien recteur  
de St-Michel